

1.

Alexius referma son ordinateur portable et poussa un long soupir. L'hôtesse venait de le prévenir que son jet privé était sur le point de se poser à Athènes. Il était parti de Londres quelques heures auparavant, tout de suite après la fin de sa conversation téléphonique avec Socrates Seferides.

— J'ai un grand service à te demander, lui avait annoncé son parrain.

Il était resté très mystérieux sur la nature du service, précisant seulement qu'il s'agissait d'une affaire confidentielle dont il ne pouvait parler que de vive voix. Alexius avait alors lâché ses dossiers en cours, demandé à sa secrétaire d'annuler ses rendez-vous et sauté dans son jet. Socrates, bientôt soixante-quinze ans désormais, était quelqu'un de spécial pour lui. Il avait été le seul à lui rendre visite quand, pendant ses années d'enfance et d'adolescence, Alexius avait été envoyé en pension par ses parents dans une école privée en Angleterre.

Son parrain avait fait fortune en partant de rien, créant une chaîne d'hôtels internationale florissante. Hélas, sa vie privée lui avait posé davantage de problèmes : son épouse adorée était morte en couches, le laissant avec trois enfants qui, devenus adultes, ne lui avaient causé que graves déboires et désillusions. Gâtés, paresseux, dépourvus de conscience morale, ils avaient toujours

été sources de tracas, d'angoisse et, en de multiples occasions, de honte pour l'homme honorable et foncièrement bon qu'était leur père.

Ainsi, aux yeux d'Alexius, Socrates était-il l'exemple à ne pas suivre. Ne fallait-il pas être inconscient pour avoir des enfants quand, en toute objectivité, ceux-ci n'apportaient que des ennuis ? Il ne comprenait pas certains de ses amis qui tenaient envers et contre tout à avoir des rejetons, alors que la vie était si tranquille quand on n'en avait pas. Lui, en tout cas, ne se laisserait jamais prendre au piège de la paternité !

Socrates l'accueillit sur la terrasse de sa magnifique villa située dans une banlieue huppée d'Athènes ; il fit aussitôt apporter des rafraîchissements. Alexius prit place dans un fauteuil de toile.

— Alors, qu'est-ce qui vous tracasse ?

— Tu n'as pas changé, sourit son parrain, tu es toujours aussi impatient, tu vas droit au but.

Dans les prunelles noires du vieil homme scintillait une lueur de malice lorsqu'il ajouta :

— Sers-toi à boire, puis tu consulteras le dossier devant toi.

Ignorant le plateau de boissons fraîches, Alexius s'empara d'un geste prompt de la chemise cartonnée posée sur la table. Il l'ouvrit et tomba sur la photo en buste d'une jeune fille blonde à peine sortie de l'adolescence.

— Qui est-ce ?

— Lis donc ! lui intima Socrates.

Sans dissimuler son impatience, Alexius parcourut les quelques feuillets que contenait le dossier. La personne sur la photo s'appelait Rosie Gray ; ce nom lui était inconnu et plus il lisait les informations la concernant,

moins il comprenait le rapport entre cette jeune fille et son parrain

La voix de celui-ci le tira de ses supputations :

— Curieux qu'elle s'appelle Rosie, non ?... Ma pauvre femme, qui était anglaise elle aussi, s'appelait Rose.

Alexius ne répondit pas, intégrant ce dont il venait de prendre connaissance : Rosie Gray était anglaise et avait grandi au sein de différentes familles d'accueil à Londres, où elle travaillait maintenant comme femme de ménage dans une petite entreprise de nettoyage de bureaux. Une vie bien modeste, somme toute ; alors pourquoi diable Socrates s'intéressait-il à elle ?

— C'est ma petite-fille, révéla alors celui-ci, comme s'il avait lu ses pensées.

Il porta sur le vieil homme un regard incrédule.

— Ah bon ? Et elle essaie de vous faire chanter ?

— Décidément, tu es l'homme qu'il me faut ! s'exclama Socrates avec satisfaction. Non, elle n'exerce aucune pression sur moi ; à ma connaissance, elle ignore jusqu'à mon existence. C'est moi qui m'intéresse à elle. Voilà pourquoi je t'ai demandé de venir à Athènes.

Alexius posa un nouveau regard sur le cliché devant lui. Une fille quelconque, comme il en existait des milliers à Londres : cheveux blond pâle, grands yeux assez inexpressifs, rien de remarquable à première vue.

— Qu'est ce qui vous fait penser qu'elle est votre petite-fille ?

— Je le sais. Je connais son existence depuis plus de quinze ans, et elle a été soumise à un test ADN.

Socrates eut un soupir las avant d'expliquer :

— Elle est la fille de Troy, qui l'a conçue quand je l'avais envoyé travailler pour moi à Londres. Il n'a pas fait grand-chose d'autre que cette petite, là-bas.

Après un petit rire sans joie, le vieil homme reprit :

— Il n'a pas épousé la mère, bien sûr ; il l'avait

même laissée tomber avec l'enfant. A la mort de Troy, la mère m'a contacté pour solliciter une aide financière. J'ai évidemment fait ce qu'il fallait, et de façon assez substantielle, mais, pour une raison que j'ignore, Rosie n'en a jamais bénéficié. Sa mère s'était même débarrassée d'elle, la laissant aux soins de différentes familles d'accueil.

— Triste histoire, déplora Alexius.

— Lamentable, oui ! L'enfant a grandi dans les pires conditions, et j'en éprouve un grand sentiment de culpabilité.

Socrates poussa un nouveau soupir, avant d'admettre, comme s'il se parlait à lui-même :

— Elle est de ma famille, de mon sang. Elle pourrait hériter de moi...

Cette dernière phrase alarma Alexius.

— Voyons, vous ne la connaissez pas ! Et vous avez d'autres héritiers, Socrates. Il ne faut pas vous emballer !

— Oh ! tu sais, mes enfants...

Son parrain avait pris un ton si désabusé qu'il en eut le cœur serré.

— Ma fille n'a pas d'enfant, poursuivit-il, et n'a qu'un intérêt dans la vie : dépenser de l'argent. Au point qu'elle a déjà ruiné trois maris. Quant à mon seul fils survivant, il se drogue la moitié du temps et passe l'autre moitié en cure de désintoxication, toutes plus inutiles les unes que les autres.

— Vous avez aussi deux petits-fils.

— Deux mauvaises graines, comme leur père, soupira Socrates. Ils sont en ce moment mis en examen pour présomption de fraude dans un de mes hôtels, où je les avais envoyés travailler. Jolie famille, n'est-ce pas ? Mais, rassure-toi, je n'ai pas l'intention de les déshériter totalement. Néanmoins, si cette petite-fille

qui vit à Londres est quelqu'un de convenable, je veux la coucher elle aussi sur mon testament.

Alexius fronça les sourcils.

— Qu'entendez-vous par « convenable » ?

— Je veux dire que si c'est une jeune fille simple, qui a bon cœur, de la moralité et le sens du travail, je l'accueillerai volontiers ici, auprès de moi. Or j'ai confiance en ton jugement, Alexius. Tu es intelligent et clairvoyant. Je voudrais que tu te fasses une opinion sur elle, et que tu me la communiqués.

— Moi ? Ce ne sont pas mes affaires, voyons ! Rentrez à Londres avec moi, et allez faire sa connaissance, Socrates ! Vous jugerez cette fille par vous-même.

— J'y ai pensé, mais ce serait une mauvaise idée. Cette petite Rosie Gray comprendrait vite où est son intérêt et, pour m'impressionner, elle n'aurait aucun mal à me jouer la comédie l'espace de quelques jours.

Le vieil homme se tut et baissa les yeux. Alexius, qui l'observait avec attention, comprit qu'une vie de déceptions et de désillusions l'avait rendu méfiant.

— Je me sens trop impliqué pour être sûr d'avoir un jugement objectif, reprit Socrates. J'ai tellement envie que cette petite soit différente de mes autres héritiers, qui m'ont menti et abusé si souvent. Non, je ne veux pas me tromper sur elle et courir le risque d'une nouvelle déconvenue. Et je n'ai pas envie non plus d'un parasite supplémentaire accroché à mes basques.

— Je ne comprends toujours pas très bien ce que vous attendez de moi, répliqua Alexius d'un ton égal.

— C'est pourtant simple : je veux que tu me donnes ton opinion sur Rosie avant que je décide de la rencontrer ou pas.

— Je ne peux pas me faire une opinion sur une fille comme elle ! C'est impossible. Je n'ai aucune raison

plausible de la rencontrer. En revanche, je peux engager un détective, et nous saurons tout sur elle.

— Ça, j'aurais pu le faire depuis chez moi — et d'ailleurs, je l'ai fait. C'est un détective privé qui m'a transmis le maigre dossier que tu as sous les yeux. Mais à toi, je peux demander de la rencontrer. Tu apprendras à la connaître, tu la jugeras, puis tu reviendras me donner ton verdict, quel qu'il soit.

Socrates portait à présent sur lui un regard plein d'espoir.

— Si tu savais comme c'est important pour moi, Alex ! murmura-t-il.

— Vous avez réfléchi à la situation ? rétorqua Alexius du tac au tac. Cette fille est... euh... femme de ménage. Comment voulez-vous que je fasse sa connaissance ?

Socrates se rembrunit.

— J'ignorais que tu étais devenu snob.

Alexius se raidit. Il n'y avait jamais pensé, mais, au vu du milieu hyperprivilegié dans lequel il évoluait, pouvait-il en être autrement ? Sans compter qu'il était issu d'une très vieille famille, parmi les plus titrées de Grèce.

— Je veux dire, reprit-il sur un petit ton d'excuse, que cette fille et moi n'avons rien en commun. Comment organiser une rencontre sans qu'elle se doute de quelque chose ? Elle trouvera bizarre mon intérêt pour elle.

— Contacte l'entreprise de nettoyage pour laquelle elle travaille, par exemple. Allons, Alex, si tu réfléchis, tu trouveras bien un moyen de faire sa connaissance sans éveiller sa méfiance.

Socrates Seferides se tut un instant. Puis il plongea le regard dans le sien.

— Je sais, c'est un grand service que je te demande, et tu es très occupé. Mais tu es la seule personne en qui j'ai confiance. Dans mon entourage proche, nul

n'est mieux placé que toi. Tu m'imagines m'adresser à mon fils — qui est donc l'oncle de cette jeune Rosie Gray —, ou à l'un mes vauriens de petits-fils, ses cousins germains ?

— Ce serait une erreur, en effet, admit Alexius. Tous trois sont vos héritiers et n'ont aucune envie d'en voir surgir une de plus.

— Tu as tout compris. Si d'aventure Rosie Gray s'avère quelqu'un de malhonnête, tant pis. En revanche, je veux savoir si elle vaut la peine que je prenne le risque de la connaître.

— Je vais réfléchir, finit par concéder Alexius.

Il était flatté et touché de la confiance de son parrain, mais la mission dont ce dernier le chargeait ne lui plaisait pas. Un sixième sens lui disait qu'il s'aventurerait en terrain miné. Et puis il n'aimait pas mentir.

— Pourquoi moi alors que vous avez d'autres amis, tenta-t-il encore, à bout d'arguments.

— Je ne connais personne d'aussi perspicace que toi, quand il s'agit des femmes, avança Socrates avec le plus grand sérieux. Tu sauras la juger pour ce qu'elle est, sans qu'elle ait la moindre chance de te jouer la comédie. Mais fais vite, je ne rajeunis pas...

— Vous avez des problèmes de santé ? demanda-t-il, alerté.

— Rien que de très normal pour un homme de mon âge. Tu n'as pas à t'inquiéter. Mon cœur continue à me jouer des tours, mais j'ai confiance en mon médecin.

La réponse ne le rassura pas complètement, mais l'expression fermée de son parrain le dissuada d'insister. Il était déjà surprenant que Socrates lui ait parlé avec autant de franchise, faisant fi de son amour-propre en admettant devant lui, pour la première fois, combien ses trois enfants l'avaient déçu. Alexius comprenait que le vieil homme place des espoirs en cette Rosie Gray,

mais devoir faire sa connaissance par le biais d'une supercherie lui déplaisait souverainement.

Après quelques instants de réflexion, il se tourna vers son parrain.

— Imaginons que cette jeune personne soit la petite-fille dont vous avez toujours rêvé : que se passera-t-il quand elle découvrira que je suis votre filleul ? Elle saura alors que nous l'avons trompée.

— Et elle en comprendra la raison quand elle connaîtra son oncle, sa tante et ses cousins, rétorqua Socrates. Je sais que mon plan n'est pas parfait, mais je n'en ai pas d'autre à te proposer ; et je refuse de rencontrer ma petite-fille sans un minimum de garanties.

Alexius dîna avec son parrain avant de repartir à Londres le soir même, préoccupé par ce qu'il lui avait demandé. Il n'avait pas l'habitude de traiter des problèmes familiaux ou personnels ; entrer en contact d'une manière ou d'une autre avec une inconnue, petite-fille de son parrain, pour découvrir si elle était digne d'hériter de son grand-père lui paraissait absurde. En outre, c'était une énorme responsabilité.

Il ne vivait que pour ses affaires — qui avaient fait de lui un milliardaire bien connu du monde de la finance et des médias — et les défis qu'elles lui proposaient. Comprendre et agir avant ses rivaux, les éliminer sans pitié, voilà ce qui lui plaisait et lui donnait l'énergie d'aller de l'avant. Quant à sa vie privée, il l'avait organisée avec autant de rigueur que sa vie professionnelle et publique. Les sentiments n'y avaient pas leur place. Il n'accordait sa confiance qu'à un nombre infime de personnes et, comme il n'avait presque pas de famille, il s'était endurci.

La psychologie humaine et les liens sociaux ne

l'intéressaient en rien. Ses relations avec les femmes étaient toujours simples, sinon basiques. Il évitait systématiquement tout engagement et choisissait pour partager son lit des femmes très belles, le plus souvent intéressées, de sorte qu'elles qui y trouvaient leur compte. Son mètre quatre-vingt-douze, sa stature d'athlète, l'immense fortune qu'il avait amassée à seulement trente et un ans avaient fait de lui le chouchou des médias. Aussi, n'importe quelle femme rêvait-elle d'être vue à son bras ; c'était une excellente publicité, voire un bon investissement tant il savait se montrer généreux. Or ce type de femme se contentait de ce genre de relation, tout était donc pour le mieux dans le meilleur des mondes...

N'empêche qu'à présent il avait un problème à résoudre, et il ne savait pas très bien par quel bout l'attaquer...

Rosie traversa le hall silencieux en poussant son chariot de nettoyage vers la batterie d'ascenseurs. A son côté, sa collègue Zoe avait son visage des mauvais jours.

— Je me demande pourquoi on nous a changées d'affectation, marmonna celle-ci avec mauvaise humeur.

— STA Industries est un gros regroupement d'entreprises, expliqua Rosie. Ici, c'est le siège administratif, pour lequel Vanessa a signé un contrat d'entretien. Elle espère en obtenir d'autres plus importants si nous donnons satisfaction. Or, selon elle, nous sommes ses meilleures employées. Voilà pourquoi elle nous a fait venir ici.

Zoe fit la grimace.

— Nous sommes peut-être les meilleures, mais Vanessa ne nous paie pas davantage pour autant. Le trajet me coûte plus cher parce que c'est beaucoup plus loin de chez moi. Ça ne m'arrange pas du tout.

Ce changement n'enchantait pas Rosie non plus,

mais le climat économique était si mauvais qu'il fallait s'estimer heureux d'avoir un travail stable. Par ailleurs, elle était bien trop redevable à Vanessa pour lui refuser quoi que ce soit. Moins d'une semaine plus tôt, elle s'était trouvée à la rue avec son petit chien, Baskerville, et y serait sans doute encore sans Vanessa, qui lui avait proposé une chambre pour un prix modique dans la maison communautaire qu'elle mettait à la disposition de ses employés en difficultés. Rosie n'oublierait jamais ce geste généreux.

Vanessa Jensen avait créé une petite entreprise de nettoyage de bureaux, mais les temps étaient durs, et, pour avoir des clients, il fallait pratiquer des prix plus bas que ceux des concurrents, d'où des marges de profit très réduites qui se répercutaient sur le salaire des employés. Rosie savait cependant que sa patronne appréciait son travail et son implication.

— Tu n'es jamais malade, lui disait-elle souvent, tu arrives toujours à l'heure, et je peux compter sur toi. Dès que mon chiffre d'affaires sera plus important, je t'augmenterai.

Mais Rosie avait appris à ne pas compter sur les promesses de son employeur, et elle s'organisait avec son modeste salaire. Elle faisait des ménages de bureaux non parce que le travail lui plaisait, mais parce que les horaires lui convenaient et la laissaient libre dans la journée pour suivre des cours : elle voulait passer un diplôme d'équivalence de fin d'études afin d'entrer ensuite à l'université. Alors quand Vanessa lui parlait de l'augmenter, elle se contentait de sourire, se gardant de suggérer que, malgré la crise, sa patronne aurait pu améliorer la rentabilité de son entreprise en se montrant plus vigilante. Car Vanessa ne surveillait pas assez son personnel. Souvent, certains employés arrivaient en retard, ou repartaient avant l'heure après avoir bâclé leur

travail. Rosie le savait, mais n'en disait rien : Vanessa lui en aurait voulu de souligner ses carences. Car la jeune chef d'entreprise préférait prospecter de nouveaux clients plutôt que de vérifier de temps en temps le travail de ses salariés et leur conscience professionnelle.

Hélas, on ne changeait pas les gens, Rosie l'avait appris depuis longtemps, elle qui avait tant essayé de changer feu sa mère. L'évidence avait fini par s'imposer : elle avait dû accepter Jenny Gray comme elle était et renoncer à vouloir la transformer en la maman dont elle rêvait.

Pourtant l'enfant qu'elle était alors n'avait pas ménagé ses efforts pour susciter l'intérêt de cette mère incapable de jouer son rôle de parent. Mais non, Jenny aimait faire la fête, boire plus que de raison, fréquenter des mauvais garçons et rien d'autre. La maternité ne l'intéressait pas, sa fille l'encomrait. Elle ne l'avait conçue que dans l'espoir d'épouser son père.

« Il était d'une famille très riche, comprends-tu, avait-elle dit un jour à Rosie. Je pensais que, si nous avions un enfant, il accepterait de se marier. J'aurais alors été à l'abri du besoin pour toujours. Mais il n'était qu'un bon à rien, un coureur. Il aurait mieux valu que je ne le rencontre jamais ».

Rosie, qui n'avait pas hérité de la légèreté irresponsable de sa mère, estimait que beaucoup d'hommes étaient des bons à rien, et que bien des femmes valaient mieux qu'eux. Les quelques garçons avec qui elle était sortie ne pensaient qu'au sexe, au football et à la bière, autant de domaines qui ne présentaient pour elle aucun intérêt. C'est pourquoi, depuis longtemps maintenant, elle n'acceptait plus aucune invitation masculine.

De toute façon, les prétendants ne se bousculaient pas, devait-elle reconnaître avec un peu de désenchantement. D'abord parce qu'elle menait une vie très casanière,

rythmée par ses cours et son travail. Ensuite parce que son physique n'avait rien pour attirer les hommes : elle était petite — à peine un peu plus d'un mètre cinquante-cinq — et, surtout, elle était plate comme une limande, misérablement dépourvue des rondeurs si appréciées par la gent masculine. Des années durant, elle avait espéré qu'un miracle se produirait, qu'un jour, des seins bien ronds et des fesses galbées lui viendraient. Malheureusement, à vingt-trois ans, il fallait se rendre à l'évidence : elle avait un corps de garçon, et le garderait.

Une mèche de ses cheveux blonds s'était échappée de sa queue-de-cheval faite à la va-vite. Comme Rosie la remettait en place, l'élastique cassa. Elle étouffa une exclamation agacée en fouillant sa poche à la recherche d'un autre élastique. En vain. Tant pis, ses cheveux allaient la gêner. C'était sa faute : elle n'avait qu'à les couper court ! Mais chaque fois qu'elle était sur le point de le faire, quelque chose l'en retenait. En vérité, elle le savait, c'était à cause de Beryl, sa mère d'adoption. Quand Rosie était enfant, celle-ci lui disait qu'elle avait de beaux cheveux et ne se lassait pas de la coiffer.

Rosie eut soudain les larmes aux yeux : pauvre Beryl ! Elle était décédée depuis trois ans, et son absence restait encore très douloureuse. Elle avait été si bonne, si affectueuse ; tellement plus maternelle que sa mère biologique... Mais à quoi bon se désoler ?

Elle prit une profonde inspiration pour se redonner du courage et se remettre au travail.

Alexius s'impatientait. Dans ce bureau qui n'était pas le sien, il n'avait rien sous la main, tout lui était malcommode, il n'arrivait même pas à se concentrer sur son ordinateur portable. La faute à son manipulateur de

parrain, qui l'avait pris par les sentiments, l'obligeant à jouer cette comédie ridicule.

Le bruit de l'aspirateur qui se rapprochait dans le couloir lui arracha un sourire cynique : les femmes de ménage étaient là, le jeu allait commencer.

Drôle de jeu, qui le mettait mal à l'aise — tromper les gens n'était pas son style. Pour aborder cette employée de nettoyage en dissimulant sa véritable identité, il s'était donc résolu à se faire passer pour un de ses subalternes, dont il avait emprunté le bureau. Restait à espérer que Rosie Gray ne le reconnaîtrait pas...

Elle ne lisait sans doute pas le *Financial Times*, qui publiait souvent des articles sur lui avec des photos ; en revanche, peut-être se régalaient-elle de journaux people, dans lesquels il apparaissait aussi régulièrement. N'aurait-il pas été plus prudent d'organiser une rencontre « fortuite » avec cette jeune personne en dehors de tout contexte professionnel ? Trop tard, les dés étaient jetés !

Zoe s'était chargée des bureaux du côté droit du couloir, Rosie de ceux du côté gauche. Elle arrivait au dernier, le seul encore occupé, dont la porte était ouverte. Elle détestait travailler quand les employés étaient encore là : elle les dérangeait, et eux la gênaient aussi. Mais ce soir, tant pis : elle prendrait son temps pour que tout soit parfait. Il ne fallait pas courir le risque de mécontenter les responsables de STA, qui prêteraient certainement une attention particulière au travail de la nouvelle équipe de nettoyage. Or l'enjeu était très important pour Vanessa.

Risquant un regard dans la pièce, Rosie vit un individu grand et bien bâti, avec des cheveux noirs très drus, qui travaillait sur un ordinateur portable. La lampe d'architecte sur le bureau éclairait son profil dessiné à la perfection, avec un nez fort et une mâchoire volontaire. L'homme tourna soudain la tête pour la regarder :

il avait un visage au teint sombre, et de magnifiques yeux gris, brillants comme du mercure en fusion. Des yeux extraordinaires ! Cet homme était beau comme un dieu ! Une telle pensée la stupéfia, venant d'elle, Rosie, que les hommes n'intéressaient pas.

Alexius reconnut à peine la jeune femme figée sur le pas de la porte : elle n'avait pas grand-chose en commun avec celle, insipide, banale, du cliché que lui avait montré Socrates. Celle-ci possédait quelque chose de... lumineux. Elle était si petite, si menue qu'elle évoquait un elfe, ou une fée — mais une fée enfant. Elle avait des cheveux splendides : longs, abondants, d'un blond si scintillant qu'on pensait à du givre sur la neige. Quant à son visage, il était fin, très joli, avec de grands yeux verts et un tout petit nez droit. Mais ce qui aimanta le regard d'Alexius fut la bouche : pulpeuse, sexy, faite pour le péché, presque incongrue dans ce visage innocent. Il se reprit vite : comment la petite-fille de son parrain pouvait-elle lui inspirer des pensées pareilles ? Était-il devenu fou, ou était-ce l'incongruité de la situation qui dérangeait son esprit ?

Sitôt qu'elle croisa le regard argenté, Rosie sentit son cœur s'emballer. Cet homme était si beau ! Des pommettes hautes, bien marquées, une bouche magnifique, sensuelle et dure à la fois. Mais l'impatience sur ce visage volontaire ne lui échappa pas, et elle recula dans le couloir : cet inconnu n'était pas de ceux que l'on interrompt ou que l'on dérange. Elle irait d'abord finir le ménage dans la salle de réunion, et reviendrait ensuite s'assurer que ce bel homme était enfin parti.

En voyant disparaître Rosie Gray, Alexius étouffa une exclamation agacée. Pourtant à quoi s'était-il attendu ? A ce qu'elle engage la conversation avec lui ? Non, elle était partie pour le laisser travailler en paix et reviendrait plus tard, espérant qu'il aurait disparu. Se levant,

il gagna la porte en deux enjambées. Dans le couloir, la silhouette menue s'éloignait, tirant un aspirateur presque aussi gros qu'elle.

— Je n'en ai pas pour longtemps, lança-t-il, et sa voix retentit anormalement fort dans l'espace désert.

La jeune femme pivota, apparemment surprise, ses longs cheveux balayant son joli visage ; ses yeux verts marquaient une sorte d'appréhension.

— Je vais d'abord faire le ménage dans la salle de réunion. Ensuite...

— Vous êtes nouvelle, n'est-ce pas ? l'interrompit Alexius.

— Oui, c'est la première fois que nous faisons les bureaux ici, murmura Rosie, et nous voulons donner entière satisfaction au client.

— Je suis sûr que cela ne posera pas de problème, rétorqua-t-il, l'observant manœuvrer son aspirateur.

L'appareil semblait si démesuré par rapport à elle, si petite, qu'il eut soudain envie de lui enlever le tuyau des mains pour qu'elle lui consacre toute son attention. Cette fille provoquait chez lui des réactions bizarres, décidément. Et pour ne rien arranger, il la trouvait très désirable ! Elle était pourtant petite et sans beaucoup de courbes, alors qu'il n'aimait que les grandes femmes brunes aux formes généreuses. Que diable trouvait-il donc à cette Rosie Gray ? Il se promit d'y réfléchir et regagna le bureau où il avait provisoirement élu domicile.

Lorsque Rosie revint dans le bureau du bel inconnu, il était assez tard. La pièce était vide, bien que la lampe soit toujours allumée et l'ordinateur ouvert. L'homme n'était donc pas parti. Cependant, elle ne pouvait pas s'éterniser : elle allait mettre les bouchées doubles avant qu'il ne revienne.

Elle enlevait la poussière sur les meubles de rangement quand l'homme apparut. Elle s'immobilisa, intimidée. Il était vraiment très grand, et très élégant aussi — sans parler de ses étonnants yeux gris, qui scintillaient comme de l'argent liquide dans son beau visage au teint sombre.

— Je vous fais de la place, dit-il en avançant pour récupérer son ordinateur.

Ce faisant, il passa si près d'elle que Rosie perçut les effluves de son eau de toilette : une odeur masculine et à peine citronnée qui lui donna un instant le vertige.

— Non, ce n'est pas la peine, je ferai attention. Je vous demande simplement de me laisser encore cinq minutes.

Rosie avait la voix mal assurée, et ses joues s'étaient embrasées tant cet homme la troublait.

S'efforçant de faire vite et de son mieux, elle remarqua soudain une photo sur le bureau : on y voyait une jolie blonde qui serrait sur son cœur deux jeunes enfants.

— Comme ils sont mignons, murmura-t-elle dans le silence un peu tendu.

— Ils ne sont pas à moi, rétorqua l'inconnu. Je partage ce bureau avec un collaborateur.

Rosie le dévisagea, surprise : il n'avait pas l'air du genre à partager quoi que ce soit avec qui que ce soit. Sur quoi se fondait cette impression, elle n'aurait su le dire, mais elle en était sûre. Peut-être à cause de cette présence physique si forte, ou encore de son air d'autorité, qui laissait penser que, partout où il se trouvait, il était le chef.

— Pardonnez-moi, reprit-il, aimable. Je ne me suis pas présenté : je suis Alex Kolovos.

— Enchantée, murmura Rosie au comble de l'embarras.

En général, les salariés, dans les bureaux, ne parlaient pas aux femmes de ménage — sauf à celles qui étaient assez âgées pour leur rappeler leur grand-mère ou les

jeunettes qu'ils essayaient de draguer. Ainsi Zoe, que ses collègues avaient surnommée la Bombe, avait reçu, dans le cadre de son travail, les avances de plusieurs employés séduits par son joli visage et ses rondeurs appétissantes. Mais personne, jamais personne n'avait dragué Rosie dans le cadre professionnel. Alors pourquoi cet Alex Kolovos lui adressait-il la parole ? Était-ce parce que pour une fois, à cause de ce maudit élastique, ses cheveux ondulaient librement sur ses épaules ?

Elle se reprit aussitôt. Elle qui d'habitude se fiait à sa logique avait soudain des pensées stupides ! Cet homme lui avait parlé, certes, mais de là à en conclure qu'il la draguait... Elle brancha l'aspirateur dont le bruit emplissait la pièce comme un invisible rempart entre lui et elle. Il ébaucha une grimace, mais Rosie poursuivit son travail pour n'arrêter l'appareil qu'après l'avoir passé avec minutie dans toute la pièce.

— Merci, dit-elle alors en enroulant le fil.

Après quoi elle sortit du bureau sans se retourner.

Demeuré seul, Alexius se prit à réfléchir : engager la conversation avec une jeune femme n'était donc pas si facile quand il se faisait passer pour quelqu'un d'ordinaire, quand on ne savait pas qu'il était milliardaire. Une bonne leçon d'humilité ! Car non seulement cette Rosie Gray n'avait fait aucun effort pour être aimable, mais en outre elle avait filé au plus vite. Peut-être parce qu'elle était timide et réservée ? Possible... Cela ne l'empêchait pas d'être très jolie, et son petit corps androgyne possédait plus d'attraits que ceux de bien des mannequins rencontrés jusqu'ici.

A son retour chez elle, Rosie fut accueillie par les aboiements de Baskerville. Son chien avait appartenu à Beryl, qui le lui avait confié avant de mourir. Depuis

qu'elle avait emménagé dans cette maison communautaire, Bass, comme on l'appelait, était devenu la mascotte de tous les résidents, qui ne cessaient de jouer avec lui. Il en était ravi — et Rosie aussi, qui avait toujours peur qu'il s'ennuie quand elle était à ses cours ou à son travail.

Ce soir-là, elle partagea un bol de potage avec deux de ses collègues, puis se fit un sandwich au fromage avant que toutes trois ne regardent la télévision dans le petit salon commun, avec Bass assoupi à leurs pieds.

Rosie se coucha tôt et s'endormit vite. Hélas, de violentes nausées la réveillèrent en pleine nuit et elle dut se lever plusieurs fois. Le lendemain, le malaise était passé et elle put mener sa journée normalement. En revanche, le soir venu, en arrivant au siège de STA, elle se sentait très fatiguée. De la lumière était allumée dans le bureau d'Alex Kolovos, mais il ne s'y trouvait pas. Sans doute s'était-il absenté un moment... Sur l'instant, elle en éprouva une indicible déception. Quelle idiote elle faisait ! De toute façon, puisqu'il était toujours dans les lieux, elle commencerait encore par la grande salle de réunion avant de finir par son bureau.

Cette fois, cependant, la salle n'était pas vide : quelqu'un y discutait au téléphone. Rosie s'immobilisa sur le seuil, le cœur battant. Elle aurait reconnu ce timbre chaud et sensuel entre mille : c'était le bel inconnu qui parlait, dans une langue étrangère.

Elle risqua un regard dans la pièce, tandis que son pouls s'accélérait soudain : l'homme se tenait près de la fenêtre, son beau visage tourné dans sa direction. Un frisson de plaisir la parcourut ; plaisir de le revoir, plaisir aussi d'avoir soudain tous les sens étrangement en alerte.

Pourquoi cet Alex Kolovos provoquait-il en elle pareille réaction physique ? Elle se faisait l'effet d'une adolescente vivant ses premiers émois et ne pouvait

détourner les yeux de sa silhouette, fascinée par son visage, sa présence, sa prestance.

En voyant la jeune femme de ménage qui reculait pour sortir — sans doute pour ne pas le déranger davantage —, Alexius lui fit aussitôt un signe impérieux de la main pour qu'elle reste.

Ses cheveux, si somptueux hier, étaient ce soir retenus en arrière en queue-de-cheval, et elle ne portait toujours aucun maquillage. Pourtant l'attrait qu'elle exerçait sur lui n'avait rien perdu de sa force depuis la veille. Un seul regard à son ravissant petit visage et il avait eu envie de le couvrir de baisers. Il voulait goûter cette bouche divine, effleurer ce corps menu, découvrir tous ses secrets... Ah, s'il avait pu la prendre là, sur la grande table de réunion, plonger en elle tout en observant ses grands yeux se brouiller de plaisir !

Il serra le poing avec violence, s'enfonçant les ongles dans la paume pour faire retomber sa fièvre. Voilà longtemps qu'une femme n'avait pas eu sur lui pareil effet érotique. Cette nuit, il avait rêvé de Rosie Gray et s'était réveillé haletant, en sueur et... très excité ! Une douche froide l'avait calmé, mais certes pas satisfait.

Il raccrocha et glissa son téléphone portable dans sa poche.

— Vous pouvez rester, j'ai terminé.

— Vous... vous êtes sûr ? balbutia Rosie, dont la bouche était soudain sèche.

— Puisque je vous le dis, rétorqua Alexius avec impatience.

Au moment où il passait près d'elle pour sortir, il nota son trouble : ses yeux verts scintillaient, incertains mais immenses, et elle tremblait un peu. Il connut un instant de triomphe : l'attraction physique qu'il éprouvait était partagée ! Il allait en profiter : pour connaître la jeune femme, il aurait désormais à sa disposition des

moyens beaucoup plus agréables que de traîner jusqu'à point d'heure dans des bureaux déserts...

Une fois seule, Rosie entreprit de nettoyer avec soin la salle de réception. Il fallait qu'elle se calme, que sa respiration reprenne un rythme normal. Alex Kolovos la troublait tant qu'elle n'avait plus aucun contrôle sur elle-même. Absurde !

Mais peut-être expérimentait-elle enfin ce qu'éprouvaient jadis ses copines au collège quand elles se disaient amoureuses. Elle-même n'avait jamais rien ressenti de pareil, raison pour laquelle, à vingt-trois ans, elle était toujours vierge. A sa décharge, elle avait dû quitter l'école avant la fin de ses études secondaires pour s'occuper de Beryl, dont le cancer s'aggravait. Sa vie sociale s'était trouvée réduite à néant. Puis, après la mort de sa mère adoptive, quand elle avait recouvré sa liberté, son inexpérience l'avait rendue prudente — et même craintive.

L'exemple de sa mère ne l'avait guère encouragée à cultiver des relations masculines : Jenny Gray avait vécu au rythme de ses passions, toutes aussi violentes qu'éphémères, qui, en définitive, l'avaient détruite. Même si elle n'était qu'une enfant à l'époque, combien de fois Rosie avait-elle entendu sa mère lui lancer : « J'ai rencontré quelqu'un de formidable. L'homme de mes rêves. Je pars avec lui. » Elle disparaissait alors des semaines durant, la laissant seule dans l'appartement, sans chauffage ni nourriture ni argent. C'était encore plus dur quand l'amoureux du moment s'installait à la maison : Rosie n'avait alors pas le droit de sortir de sa chambre. Pendant ce temps, le couple buvait et passait ses journées au lit, sans même penser à la conduire à

l'école. A la fin, les services sociaux l'avaient retirée à sa mère pour la confier à un foyer d'accueil.

Rosie redoubla d'ardeur au travail pour chasser ces tristes souvenirs. Elle avait terminé tous les bureaux quand elle se dirigea vers celui d'Alex Kolovos. Il s'y trouvait toujours, mais il fallait bien qu'elle termine sa besogne. Après avoir frappé timidement à la porte restée ouverte, elle demanda :

— Je peux faire le ménage ?

— Bien sûr, vous ne me dérangez pas, dit-il d'un ton léger.

Levant les yeux de son ordinateur, il lui décocha alors un sourire si sensuel, si beau, qu'elle sentit une vague douce et chaude l'envahir. De nouveau, son cœur s'emballa.

L'inconnu se leva pour s'approcher.

— Voulez-vous que nous allions boire un verre quand vous aurez terminé ?

Prise de court, Rosie refusa tout net, par réflexe. Elle tenait trop à son job pour rentrer dans ce genre de petit flirt. D'ailleurs, qu'avait à lui offrir un homme comme lui ? Une aventure d'un soir, rien de plus. Tous deux n'étaient pas du même monde, n'avaient pas la même éducation. Elle travaillait dur pour payer ses cours du soir et aller un jour à l'université, lui sortait sûrement d'une grande école prestigieuse.

Pourtant...

Oui pourtant, quel bonheur c'eût été si elle avait pu accepter ! Le goût amer des regrets lui emplit alors la bouche, intolérable. Raison de plus pour éviter cet homme, murmura en elle la petite voix de la raison. Sinon, gare aux ennuis, que Rosie avait toujours évités avec soin. Alex Kolovos était comme une fièvre : il troublait ses pensées et menaçait son équilibre. Plus vite elle guérirait de lui, mieux elle s'en porterait.

C'est avec cette conviction bien ancrée qu'en quittant les bureaux de STA elle demanda à Zoe :

— Demain, j'aimerais que tu nettoies mon côté du couloir, et je ferai le tien.

Zoe fronça les sourcils.

— Pourquoi donc ?

— L'homme qui travaille toujours tard le soir... euh... j'ai l'impression qu'il me fait des avances, admit Rosie. Ça me met mal à l'aise.

— S'il veut m'en faire, il est le bienvenu, rétorqua sa collègue en riant. Il est sublime, ce gars ! Je me demande parfois où tu as la tête, Rosie. Tu ne serais pas contente de sortir avec lui ?

— Je ne sais pas... De toute façon, ça ne mènerait nulle part.

— Souvent les aventures les plus excitantes tournent court, c'est vrai, mais moi, je ne m'en priverais pas pour un empire, fit valoir Zoe, avec le ton amusé d'une femme d'expérience.

Allongée dans son lit, lumière éteinte, Rosie réfléchissait depuis de longues minutes à sa mésaventure de la soirée. Qu'arriverait-il si demain Alex Kolovos trouvait Zoe à son goût ? Elle dut s'avouer qu'elle en serait assez malheureuse. Au fond d'elle, la voix de la sagesse s'éleva aussitôt : « Raison de plus pour que Zoe le rencontre. Au moins tu ne te poseras plus de questions. »

Mais le lendemain soir, comme toutes les deux arrivaient chez STA, Zoe lui prit le bras.

— Ah, au fait, pas question d'échanger nos bureaux, Rosie. Je me suis trouvé un nouveau copain, hier soir. Si ton bel inconnu te fait encore des avances et que ça te déplaît, tu n'auras qu'à le lui dire en face. Il faut un peu de courage dans la vie !

Rosie ne répondit rien, penaude. Elle travailla plus vite que d'habitude. On était vendredi, elle ne reviendrait pas au siège de STA pendant deux jours : cette seule pensée lui donnait du cœur à l'ouvrage. En passant devant le bureau d'Alex Kolovos, elle l'aperçut, beau, fier, concentré sur son ordinateur. Comme les autres fois, son cœur se mit à battre frénétiquement, mais elle réussit à passer son chemin, tête haute. Elle nettoierait son bureau en dernier, elle commençait à en avoir l'habitude. Avec un peu de chance, il partirait plus tôt ce soir.

A 20 heures, la femme de ménage n'était toujours pas revenue dans son bureau et cette petite comédie commençait à agacer Alexius. Il en avait assez d'attendre, et que cette Rosie l'évite ainsi l'exaspérait. Se méfiait-elle de lui ? Dans ce cas, elle possédait un bon flair...

A bout de patience, il finit par partir à sa recherche. Non sans avoir délibérément laissé tomber sous son bureau quelques billets de banque : ce serait l'occasion de vérifier si elle était honnête.

Il la trouva dans la kitchenette réservée au personnel. Elle buvait un thé, perchée sur un haut tabouret.

— On se repose un peu avant de reprendre le travail ? demanda-t-il avec nonchalance.

L'apparition d'Alex Kolovos troubla tant Rosie qu'elle faillit renverser sa tasse de thé. Il était si grand, si imposant ! En sa présence, elle avait une conscience aiguë de sa petite taille. Soudain, elle se mit à trembler sans pouvoir s'en empêcher ; sa tasse vacilla et un peu de thé se répandit sur sa blouse de travail.

Son bel interlocuteur la lui prit des mains avant de lui tendre un torchon.

— Vous... vous m'avez fait peur ! balbutia Rosie en tapotant la tache humide.

— Pardonnez-moi, et n’y voyez aucune intention de ma part, murmura l’homme, la fixant de ses yeux gris si lumineux.

Elle rougit. Elle ne voulait pas le regarder, mais quand bien même aurait-elle fermé les yeux, elle aurait pu le visualiser tant son image s’était imprimée en elle.

— Vous restez aussi tard tous les soirs ? s’enquit-elle pour rompre le silence inconfortable qui s’était établi entre eux.

— Oui.

— Sans doute avez-vous trop de travail, avança-t-elle.

Oubliant sa résolution, elle croisa son regard. En plus de leur couleur magnifique, ses yeux étaient ourlés de cils immenses et d’un noir de jais. Cet individu était la beauté faite homme. Jamais Rosie n’avait été aussi sensible au charme physique d’un représentant du sexe fort.

— En vérité, j’adore mon travail, rétorqua Alexius, la tête ailleurs.

Il se faisait violence pour ne pas attirer cette jeune femme dans ses bras et l’embrasser, afin de savoir si ses lèvres étaient aussi douces qu’elles le semblaient.

— Ah bon...

Rosie but une nouvelle gorgée de thé, dévorant littéralement du regard le beau visage de son vis-à-vis. Puis, tout à coup, elle se reprit et, glissant en hâte du tabouret, balbutia très vite :

— Il faut que je retourne à la tâche sinon je finirai trop tard.

Elle disparut, et bientôt Alexius entendit de nouveau le bruit de l’aspirateur.

Furieux d’avoir laissé échapper sa proie, il étouffa un juron. Cette fille était trop méfiante pour répondre à ses avances. Ou alors elle avait peur. Sans doute avait-elle eu une mauvaise expérience avec un homme... Peut-être même avait-elle été violée ? Alexius serra les dents. Ce

qui était arrivé à Rosie Gray n'était pas son affaire. Si elle prenait l'argent qu'il avait volontairement laissé traîner, il ne la reverrait plus jamais. Alors pourquoi se préoccuper de ce qui avait pu lui arriver ?

Rosie s'efforçait de terminer au plus vite le ménage dans le bureau d'Alex Kolovos, tout en veillant à ne pas bâcler le travail. Elle avait envie de rentrer et que le week-end puisse commencer.

Un bruit singulier dans l'aspirateur la tira de ses pensées : le moteur peinait, quelque chose semblait le gêner. Avec un soupir agacé, elle l'arrêta et s'agenouilla pour voir ce qui entravait le fonctionnement de l'appareil. A sa grande stupeur, elle découvrit un billet de cinquante livres à demi coincé dans l'une des brosses tournantes. Elle tenta de le dégager, faisant attention à ne pas le déchirer, et le bord d'un autre apparut à son tour ! N'en croyant pas ses yeux, Rosie ouvrit alors la partie supérieure de l'aspirateur, par laquelle on avait accès au sac à poussière. Le second billet s'y trouvait engagé et, visiblement, l'obstruait. De plus en plus incrédule, elle vida le sac, récupéra le second billet, puis referma l'appareil et se releva.

C'est alors qu'elle repéra un troisième billet, encore sur la moquette. Elle le prit aussi et se précipita hors du bureau, espérant qu'Alex Kolovos ne serait pas encore parti.

Elle le trouva dans la salle de conférences, au téléphone. Cette fois, elle n'hésita pas à l'interrompre.

— C'est à vous ? demanda-t-elle en lui tendant les trois billets.

Comme il continuait à parler dans son portable, elle posa l'argent sur la table d'un geste sec.

— Ils étaient sur la moquette de votre bureau ! lança-

t-elle d'un ton virulent. J'ai failli en aspirer deux, et ils auraient pu casser l'aspirateur. Ils l'ont certainement abîmé, d'ailleurs.

Alexius raccrocha. Devant l'air outré de la jeune femme, il faillit éclater de rire.

— Cet argent est à moi, en effet, admit-il. Merci beaucoup.

— La prochaine fois, faites plus attention, lui reprocha-t-elle. Si vous les aviez perdus, on aurait sans doute accusé les femmes de ménage de les avoir volés. Nous sommes souvent ainsi incriminées à tort, vous savez.

— Votre honnêteté vous honore.

Il se dit qu'il pourrait en toute conscience assurer à Socrates que sa petite-fille était intègre. A ce moment, la jeune femme redressa le menton, posa ses poings fermés sur ses hanches et le défia de ses splendides yeux verts, qui étincelaient de rage.

— Qui êtes-vous pour me parler sur ce ton supérieur ? s'exclama-t-elle, furieuse. Je ne suis pas riche, certes, mais les pauvres ne sont pas plus malhonnêtes que les nantis. Vous en avez, de ces préjugés ! Des voleurs, on en trouve dans toutes les classes de la société.

Le sang d'Alexius ne fit qu'un tour. Allait-il se laisser agresser de la sorte par une petite employée de nettoyage ? De quel droit prenait-elle un ton pareil avec lui ? Il posa sur elle un regard glacial.

— Vous m'avez dit ce que vous aviez sur le cœur, et je respecte votre franchise, déclara-t-il d'une voix tranchante. Mais je n'apprécie pas votre façon de me parler. Veuillez sortir, à présent, j'ai des coups de téléphone à donner.

Le changement qui s'était opéré chez son interlocuteur laissa Rosie sans voix. Certes, elle avait perdu son flegme et avait parlé de façon trop vive quand elle aurait pu dire la même chose plus calmement. Mais de là à

la rabrouer ainsi ! Elle se mordit la lèvre. Le mal était fait, à présent ; inutile de s'excuser, ce serait du temps perdu. Le regard d'Alex Kolovos s'était fait si froid, il l'avait traitée avec tant de mépris que jamais, elle le savait, il ne lui pardonnerait son éclat.

Tant pis...

Elle tourna les talons pour retourner travailler, n'ayant plus qu'une envie : rentrer enfin chez elle.

— Tu es sûre que je peux prendre la camionnette pour le week-end ? lui demanda une nouvelle fois Zoe.

Rosie referma la porte du local de rangement dans lequel sa collègue et elle venaient de ranger leurs chariots de nettoyage.

— Oui, je te l'ai dit, je vais rentrer en bus, répliqua Rosie, la tête ailleurs.

— Tu es vraiment un amour ! Maman n'a pas vu sa sœur depuis des lustres. Si j'ai la camionnette, je peux la conduire chez ma tante demain matin et aller la chercher dimanche soir.

— N'oublie pas : Vanessa est d'accord pour que tu la prennes à condition que tu la ramènes en temps et en heure lundi matin, rappela-t-elle à Zoe.

Celle-ci s'apprêtait à s'installer au volant, mais elle interrompit son mouvement.

— Tu as l'air abattue, Rosie. Il s'est passé quelque chose avec ton bel homme qui travaille tard le soir ?

— Non rien, mentit-elle, s'efforçant de paraître détachée.

Et d'ailleurs, il ne s'était rien passé, se répéta-t-elle peu après, en regardant son amie démarrer la camionnette de l'entreprise. Elle avait rencontré un homme qui lui plaisait, la troublait au-delà des mots, et les choses en étaient restées là. C'était bien ainsi. Mais

elle n'oublierait jamais le regard méprisant qu'il avait abaissé sur elle dans la salle de conférences. Un regard qui l'avait blessée au plus profond d'elle, car elle s'était sentie comme une moins-que-rien sous ces yeux gris implacables — et pourtant si beaux

Prenant la direction de l'arrêt de bus, Rosie poussa un long soupir, comme pour chasser le lourd nuage noir qui semblait stationner au-dessus de sa tête.